

PRÉFACE

Tâche difficile que celle qui m'est demandée de présenter ce recueil d'hommages à Jean Séverin, car j'ai si peu de titres à le faire que l'entreprise relève presque de la gageure. Je n'ai point eu le privilège de connaître personnellement l'homme, et ne puis guère me prévaloir que de cette affinité indirecte qui surgit, parfois, miraculeusement, de la lecture des textes d'un auteur. Je ne suis pas morvandiau, à peine nivernais d'adoption, et ne saurais revendiquer la filiation sentimentale autant qu'ancestrale qui l'unissait aux rudes terroirs de sa petite patrie.

Tout compte fait, ma seule légitimité à évoquer la figure et l'œuvre de Jean Séverin prend racine dans une commune dilection pour *"les mots de la tribu"*, et une écoute partagée des voix immémoriales qui sourdent du sol, de la glèbe et des bois. Car la singularité assez rare de Jean Séverin fut d'être, tout à la fois, un homme de culture et un homme de la nature, un Janus bifrons en qui se réconciliaient les catégories apparemment contradictoires, sinon irréconciliables, de l'esprit et de la sensibilité, de la raison et de l'émotion.

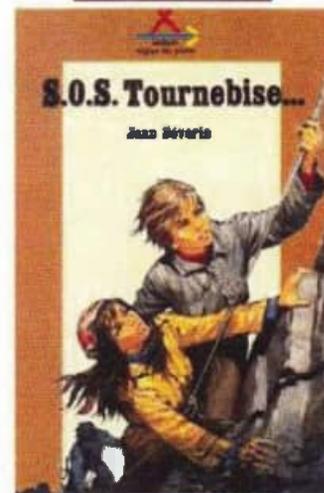
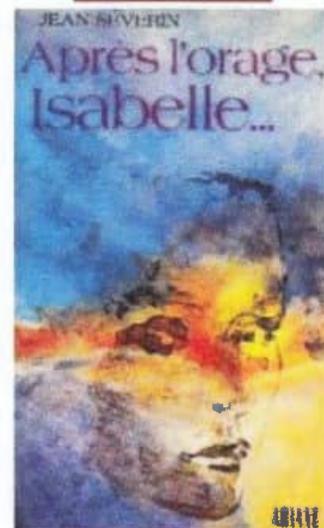
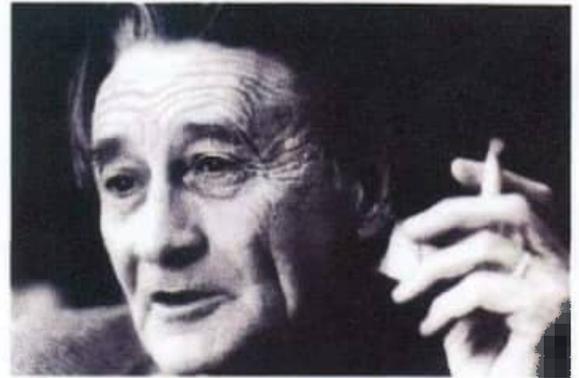
Étonnant parcours que celui de Jean Séverin, issu d'une famille enracinée dans les profondeurs du Morvan. Rien, a-t-il confié, ne portait l'enfant timide et silencieux qu'il était vers l'enseignement et l'éducation. Tout dans la génération en sabots à laquelle il appartenait le destinait au travail manuel. Un père, peintre plâtrier, avec de lointaines origines italiennes, une mère, du terroir, qui tenait une épicerie de village. Une enfance rurale, difficile et pauvre, éclairée par les sortilèges de la forêt, des légendes, et des superstitions, mais aussi par la solidarité des humbles.

L'immersion dans un monde que nous avons perdu, loin des avenues de la civilisation, un monde relevant encore du XIX^e siècle, où le patois l'emportait sur le français, ce *"patois de plein vent, charnu, sonore, fait pour le cœur autant que pour les lèvres"*, où le curé et l'instituteur se partageaient l'autorité sur les âmes et les esprits, où le certificat d'études était, avant le service militaire, le premier rite de passage. En ce temps-là, la méritocratie républicaine, ce modèle d'intégration dont l'école, avec sa morale laïque prêchée par les *"hussards noirs de la République"* était le fer de lance, donnait à chaque petit Français la chance de s'élever dans la société.

Comme Péguy avant lui, Jean Séverin dut à ses qualités intellectuelles et à son ardeur à apprendre, d'échapper au destin que lui traçait la condition de sa famille. Par l'entremise d'un grand oncle, vicaire à Nevers, il put suivre gratuitement, dans son collège, le cycle des études secondaires. Puis, l'occasion se présenta d'entrer comme surveillant à Saint-Martin de Pontoise, école pilote dirigée par les Oratoriens, dont la vocation pédagogique remonte au cardinal de Bérulle, leur fondateur.

De l'institution scolaire, Jean Séverin aura tout connu : d'abord professeur, il devient, au fil des années, Directeur des Études, au confluent des enseignants, des élèves et des parents. En un demi-siècle, il aura connu cinquante rentrées scolaires et vu défiler tant de générations d'élèves qu'elles représentaient l'équivalent d'une petite ville.

Ce poste de guet lui aura permis de jeter un regard averti sur l'évolution de la jeunesse, de la société et de l'Éducation Nationale. Aux antipodes des théoriciens de l'éducation, brasseurs de vent ou, pis, dangereux apprentis sorciers, cet homme de terrain que les idées n'attiraient qu'à condition qu'elles fussent *"chair et sang, et tamisées par le filtre du sentiment"*, avait compris que *"la science de l'enfant ne s'apprend guère dans les livres, (que) c'est une œuvre d'amour et d'oubli de soi, conduite sur le terrain en très humble serviteur"*.

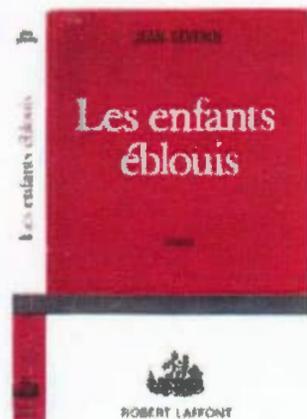


Avec lucidité, il avait, bien avant Claude Allègre, épinglé les tares héréditaires du "mammoth" et suggéré des voies de guérison : former non seulement des esprits mais des hommes, donner une éducation autant qu'une culture, ne pas séparer les études de la vie, ni l'école de la société, sans verser pour autant dans la démagogie racoleuse.

Il est regrettable que les augures et les Trissotins qui, depuis des lustres, se sont penchés sur ce grands corps malade qu'est l'Education Nationale, n'aient pas tiré profit des modestes enseignements que Jean Séverin avait tirés d'une "Vie peuplée d'enfants", titre d'un beau livre publié il y a près de trente ans, et qui n'a pas pris une ride.

Encore eût-il fallu qu'ils aient eux-mêmes gardé une part de cet esprit d'enfance, à l'aune duquel, disait son préfacier et ami Pierre Emmanuel, se jauge l'homme véritable. Cette fidélité à l'enfance spirituelle, mais aussi une générosité foncière, le refus, malgré la tentation du pessimisme, de pêcher contre l'espérance, une conscience aiguë du tribut que nous devons à ceux qui nous ont précédés, mais aussi des devoirs que nous avons envers les générations qui nous suivent, l'amour - si décrié à l'heure de la quête de l'identité nationale - du sol natal : tels sont les traits qui cernent, me semble-t-il, l'attachante personnalité de Jean Séverin, dont le souvenir perdure à travers ses livres. Des livres qui réconcilient l'émotion et l'intelligence, et dont le style, à la fois imagé et fluide, pur et limpide, évoque les eaux de son "Morvan du cœur et de la mémoire".

Bruno de CESSOLE



En hommage
à Claude BALLADON
LES
ENFANTS ÉBLOUIS
par Jean Séverin
ce livre nous a beaucoup
aidés
Jean Séverin



AVANT-PROPOS

Chargé par la Camosine de solliciter les témoignages pouvant contribuer à un ouvrage dédié à Antonin Bondat, j'ai reçu de sa fille Marie-Paule, qui vit aux États-Unis d'Amérique mais reste très fidèle au Morvan familial, un délicat portrait de son père : il est placé en tête de ce numéro et en donne le ton ; les traits de sa personnalité se dégagent successivement, car se trouvent rassemblés les textes concernant l'enseignant, l'écrivain, le chanteur du Morvan, l'homme fidèle à la foi de ses ancêtres.

Sous le nom de Jean Séverin, Antonin Bondat donne à l'état d'adolescence, dont il a été le témoin privilégié pendant près de cinquante ans grâce à sa mission d'enseignant, une place prépondérante dans ses romans. Certains de ses ouvrages mettent à la portée de la jeunesse des données historiques dont les héros révèlent des messages porteurs de valeurs essentielles. Sous ce même nom, l'auteur chante son amour de la terre natale : qu'il s'agisse du paysage qu'il décrit en poète, des forêts sombres ou des hêtraies aérées, des prés et des pâturages, mais aussi des Morvandiaux terriens et artisans, dont il aime les traditions et les comportements, qu'il admire dans leurs vies difficiles et leurs souffrances, mais dont il partage aussi les joies. Toute son œuvre est sous-tendue par la foi à laquelle il est demeuré attaché tout au long de sa vie.

Daniel LAURENT